

LA BEAUTÉ EST DANS LA RUE

Variations 11 / numéro spécial Mai 68 au présent. Printemps 2008.

Sommaire

1. Variations sur des mots d'ordre contemporains

Lucia Sagradini, *Ici et maintenant, la beauté est dans la rue.*

Michal Kozłowski, *Sous le pavé la plage (ou la beauté est dans la rue).*

Stéphane Le Lay, *La lutte continue...*

Michal Herer, *L'imagination prend le pouvoir.*

Alexander Neumann, *Nous sommes tous des juifs et des allemands.*

2. De Nanterre au Chiapas en passant par Montréal

Patrick Cingolani, *La révolte expressive – essai sur la contre-culture.*

Francis Dupuis-Déri, *Herbert Marcuse altermondialiste ?*

Fernando Matamoros, *Mexique – les espoirs du passé au présent.*

3. Transversales

Denis Berger : *Méditations critiques, de la guerre d'Algérie à l'indépendance.*

David Benhaïm, *Freud : la guerre et la Kultur.*

un manuscrit écrit dans sa langue maternelle.

Le protagoniste confie : « *Par excès d'ennui, je me mis à lire. Et je lus, je lus encore. (...) J'en oubliai mon cafard. J'en oubliai mon ennui mortel. Et, si j'avais eu de mortelles blessures, je les aurai oubliées, elles aussi, en lisant. Tandis que je lisais, ligne par ligne, je sentis aussi que c'était là ma langue, ma langue maternelle, et elle me pénétrait comme le lait pénètre le nourrisson. Elle ne claquait pas et ne grinçait pas, comme cette langue qui sortait du gosier des nazis en commandements assassins, en répugnantes protestations d'obéissance, en ignobles vantardises ; elle était sérieuse et calme.* »⁵³

La jeune génération est sans doute en train de se laisser pénétrer par cette langue, à en juger l'engouement des adolescents français pour des groupes de musique qui chantent en allemand, tel *Tokio Hotel*.

Culture cosmopolite

Nous sommes tous des juifs et des allemands, cela évoque une culture cosmopolite de l'émancipation qui fait penser à Anna Seghers, Rosa Luxembourg, Sigmund Freud, Karl Marx, Henri Heine, Albert Einstein, Walter Benjamin, Théodor Wiesengrund Adorno, Herbert Marcuse, Franz Neumann...

Rosa Luxembourg nous a appris que les frontières ne passent pas entre les nations, mais entre les classes sociales. Au moment de la première Guerre mondiale, Freud a saisi les pulsions destructrices ou auto-destructrices qui se peuvent se diriger contre la vie, contre la déviance, contre les juifs et toute autre figure de la différence. Marx a démonté la culture ouvriériste, productiviste et nationaliste du mouvement ouvrier naissant, dans sa critique du programme de Gotha. Einstein a montré qu'il ne pouvait y avoir aucun point fixe dans l'univers, ce qui prive théoriquement de fondement toute vision géocentrique, ethnocentrique et égocentrique. Heine a su prendre les situations les plus tragiques avec ironie, en défiant toute forme de pouvoir. Les auteurs de la Théorie critique de l'École de Francfort permettent de sortir de la philosophie occidentale classique, qui cherche l'accomplissement totalisant, en découvrant la dialectique négative.⁵⁴

Cette culture critique traverse les temps et les courants, mais elle se distingue toujours par un esprit cosmopolite qui refuse le repli identitaire, le nombrilisme.

⁵³ Anna Seghers, *Transit*, Editions Autrement, Paris, 1995, traduction par Jeanne Stern, p.32.

⁵⁴ Adorno, *La dialectique négative*, Payot, 2003.

Des auteurs sensibles à la psychanalyse, tels Didier Anzieu et Micha Brumlik, cherchent aujourd'hui à faire comprendre à quel point la pensée de Freud s'est inspirée de l'esprit ashkénaze, du judaïsme et de la culture allemande.⁵⁵ La situation marginale, le regard critique de l'étranger, rendent pensable l'affranchissement des conventions établies et des entraves intellectuelles.

La même réflexion peut permettre de saisir l'originalité de la Théorie critique de l'École de Francfort, que Daniel Cohn-Bendit connaît d'ailleurs bien. Après son retour en Allemagne, que le pouvoir gaulliste et la propagande communiste avaient favorisé, il a notamment suivi les cours d'Oskar Negt, disciple d'Adorno, et qui commence à être connu en France depuis 2007. Dans les années 70, Cohn-Bendit poursuit ses études de sociologie à Francfort. À ce moment-là, Micha Brumlik se rend compte que le mouvement étudiant et extra-parlementaire allemand a du mal à se défaire de toutes les représentations anti-sémites classiques, bien qu'étant profondément antifasciste et opposé aux anciens nazis qui se sont maintenus dans les Universités et dans les partis de droite jusqu'en 68. Il en est sorti un petit livre remarquable et remarqué, dont il faut paraphraser le titre en français : *Il n'y a de voie pour une personne à la fois allemande et juive*,⁵⁶ et qui témoigne de la difficulté à porter à la fois une culture de la différence et une culture traditionnelle. Dilemme auquel Marx a tenté de se soustraire.

Les courants politiques qui ont écarté cette culture critique ont tous fini leur course sous la forme d'un appareil bureaucratique à la doctrine refroidie. Effet que Cohn-Bendit a décrit avec verve et ironie en 1968, dans « Le gauchisme, remède à la maladie sénile du communisme ».⁵⁷

Excursion : Heidegger en France.

Le deuil impossible de Vichy -sur lequel prospèrent toujours les idées de la droite française qui n'a pas envie de se « repentir » (chose que personne ne lui a demandée)- influe aussi sur la culture intellectuelle de la gauche française. La révolution conservatrice, cette intelligentsia d'extrême droite allemande de l'entre-deux-guerres qui a accompagné l'essor du nazisme, jouit d'une étonnante popularité en France, depuis la philosophie de Heidegger (membre du parti nazi) jusqu'à

⁵⁵ Didier Anzieu, *Créer, détruire*, Dunod, 1996 ; Micha Brumlik, *Sigmund Freud. Der Denker des 21. Jahrhunderts*, Beltz, 2006.

⁵⁶ Micha Brumlik, *Kein Weg als Deutscher und Jude*, Ullstein, 2000.

⁵⁷ Daniel Cohn-Bendit, *Le Gauchisme, remède à la maladie sénile du communisme*, Le Seuil, Paris, 1968. Il se moque bien évidemment de Lénine et de son « Gauchisme, maladie infantile du communisme », qui sert alors de référence idéologique au stalinisme européen pour discréditer les contestations et dissidences démocratiques.

l'écrivain Ernst Jünger, ce chantre de la guerre ou le juriste de l'état d'exception Carl Schmitt. Conscients du problème, les penseurs critiques qui font appel à des concepts philosophiques d'Heidegger en France ont souvent pris soin de se présenter comme des « heideggeriens de gauche », dans le sillage de Sartre, qui a défendu un existentialisme de la résistance.⁵⁸ L'expression « heideggerien de gauche » semble pourtant paradoxale et traduit un malaise. Manifestement inspirée du phénomène des « hégéliens de gauche » (Feuerbach et le premier Marx), le terme oublie que Hegel ne s'est jamais profilée comme un adversaire de la République, cadre discursif auquel s'applique le schéma gauche-droite.

Si les arguments d'Heidegger peuvent être discutés librement en démocratie, sans être soumis à une quelconque censure théorique ou idéologique, il apparaît néanmoins que cette discussion ne saurait faire complètement abstraction des visées de l'auteur. Nul retour aux sources des concepts purs parvient à contourner son engagement nazi, sur le plan politique et intellectuel, qui reste un fait incontestable. Victor Farias a montré l'ampleur personnelle du ralliement au nazisme chez Heidegger, alors que Emmanuel Faye signale les implications philosophiques possibles de ce choix existentiel.⁵⁹ Herbert Marcuse, qui a suivi les enseignements d'Heidegger avant le 30. Janvier 1933, date de l'arrivée au pouvoir d'Hitler, constate que la philosophie et le nazisme heideggerien se confondent, après la guerre. Heidegger lui réplique, dans une lettre envoyée fin Janvier 1948, dans laquelle il refuse de se distancier de ses engagements pour le troisième Reich, tout en prétendant qu'il y aurait à ce sujet « beaucoup de rumeurs qui sont des contre-vérités ».⁶⁰ Sans commentaire.

Comment expliquer la notoriété philosophique des penseurs associés au nazisme dans la France d'aujourd'hui ? De la même façon qu'on peut expliquer la percée de l'existentialisme sartrien, dans la France de l'après-guerre, par une constellation culturelle et nationale spécifique, il est sans doute possible d'associer les aléas actuels du débat français sur l'antisémitisme, le racisme et « l'identité nationale », à une structure nationale qui peine à lâcher ses mythes de grandeur, issues de la période coloniale.

⁵⁸ Parmi les auteurs qui s'efforcent d'arriver à un usage critique des concepts heideggeriens, on peut signaler Jean-Marie Vincent, *La critique du travail*, PUF, 1987. Sur les implications philosophiques, sociologiques et historiques de l'existentialisme, voir aussi Jan Spurk, *Bastarde und Verräter. Jean-Paul Sartre und die französischen Intellektuellen*, Syndikat, Frankfurt, 1998.

⁵⁹ Victor Farias, *Heidegger et le nazisme*, Ed. Verdier, 1987 ; Emmanuel Faye, *Heidegger. L'introduction du nazisme dans la philosophie*, Albin Michel, 2005. Voir aussi la réplique d'Adorno à Heidegger : Théodor W. Adorno, *Jargon de l'authenticité*, Payot, 1989.

⁶⁰ Voir la correspondance Marcuse-Heidegger (www.marcuse.org). Dans sa lettre du 28/9/47, expédiée de Washington, Marcuse constate : « Le fait demeure que vous vous êtes identifié au régime en 1933-34, à un tel point que vous représentez encore aujourd'hui (...) l'un de ses soutiens les plus inconditionnels » (nous traduisons de l'allemand). Réponse d'Heidegger à Marcuse dans un courrier expédié le 20/1/48, qui arrive à temps pour le 15^{ème} anniversaire de l'arrivée au pouvoir des nazis, ou il refuse de faire amende honorable.

Francis Dupuis-Déri

Herbert Marcuse altermondialiste ?

Penser l'opposition radicale à la mondialisation néolibérale⁹⁹

La frange radicale de l'actuel mouvement d'opposition au néolibéralisme n'a nul besoin de gourous, ni de maîtres à penser. Sa composition est d'ailleurs si diversifiée qu'il serait impensable qu'un seul auteur puisse à lui seul offrir une synthèse de la pensée, du discours, de l'organisation et des actions de ce mouvement. Sans qu'elle s'en inspire directement, une certaine pensée radicale d'aujourd'hui semble pourtant trouver sa correspondance dans les écrits d'Herbert Marcuse des années 1950 et 1960, comme par anticipation¹⁰⁰. Du coup, la relecture de Marcuse peut s'avérer stimulante pour tous ceux qui cherchent à saisir l'état d'esprit et la vision du monde des radicaux de sensibilité plutôt anarchiste participant au mouvement contre la mondialisation du capitalisme. Il n'y a là rien de surprenant, puisque ce penseur inspira la jeunesse contestatrice de Berkeley à Berlin à la fin des années 1960, les étudiants antiautoritaires d'alors se reconnaissant si bien chez Marcuse qu'ils l'invitèrent à discuter avec eux de questions philosophiques et politiques, lors de conférences aux États-Unis, à Paris et à Berlin¹⁰¹.

À l'époque, la jeunesse radicale est animée par diverses idéologies, soit le féminisme, le pacifisme ou l'antimilitarisme, l'anti-impérialisme, le marxisme sous ses diverses déclinaisons et l'anarchisme. Marcuse s'identifiait pour sa part à un socialisme libertaire, fortement teinté par sa sympathie pour les mouvements anti-impérialistes de l'époque, livrant bataille à Cuba, au Vietnam et en Algérie. Les principes du socialisme libertaire trouveront à s'incarner au fil des années 1970 et 1980 dans des mouvements sociaux de sensibilité antiautoritaire et antihiérarchique, qui pensent l'organisation militante elle-même comme un espace libre, autonome et autogéré par ses membres,

⁹⁹ Professeur de science politique à l'Université du Québec à Montréal (UQAM). La première version de ce texte a été rédigée à titre de chercheur au département de science politique du Massachusetts Institute of Technology (MIT) et de boursier du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH).

¹⁰⁰ Né en 1898 en Allemagne dans une famille juive, Herbert Marcuse complète son doctorat sous la supervision du philosophe Martin Heidegger. Il fuit les nazis en 1934 à destination des États-Unis, où il rejoint l'équipe de l'École de Francfort, composée d'universitaires allemands néomarxistes en exil à New York.

¹⁰¹ Pour un aperçu du discours de ces étudiants antiautoritaires, voir les textes d'époque publiés dans Uwe Bergmann, Rudi Dutsche, Wolfgang Lefèvre, Bernard Rabehl, *La Révolte des étudiants allemands*, Paris, Gallimard, 1968 (trad. de l'allemand Serge Bricianer & Anne Gaudu). Pour un aperçu du dialogue qui s'établit entre Marcuse et ces étudiants, voir Herbert Marcuse, *La fin de l'utopie*, Paris, Delachaux et Niestlé-Seuil, 1968 [trad. de l'allemand par Liliane Roskopf & Luc Weibel]. Pour une analyse sociologique des processus de diffusion des idées radicales entre les États-Unis et l'Allemagne au sein de ce mouvement social incluant le rôle d'universitaires radicaux dont Marcuse, voir Doug McAdam & Dieter Rucht, «The Cross-National Diffusion of Movement Ideas», *Annals of the American Academy of Political and Social Science*, vol. 528, juillet 1993, p. 56-74, plus spécifiquement p. 72.

et dans lequel se développe par la délibération un sens du bien commun, de l'égalité et de la liberté¹⁰². Cette sensibilité continue de s'affirmer dans le mouvement altermondialiste, qui émerge vers la fin des années 1990, à travers ses manifestations de rue spectaculaires, de la Bataille de Seattle en 1999 aux mobilisations contre le G8 en Allemagne pendant l'été 2007¹⁰³, ainsi que dans sa structure globale¹⁰⁴, ses médias alternatifs¹⁰⁵, sa production artistique¹⁰⁶ et ses camps radicaux en marge des Forums sociaux¹⁰⁷.

En proposant une relecture de Marcuse, nous espérons faciliter la saisi de l'état d'esprit d'une part des plus dynamiques du mouvement altermondialiste. Les thèses de Marcuse ne collent évidemment pas toutes à la réalité politique d'aujourd'hui, mais les limites de sa pensée nous indiqueront peut-être celles du radicalisme actuel et permettront aussi de souligner l'originalité de celui-ci, en rapport aux mouvements de contestation de la génération précédente.

Des propos d'une étonnante actualité

Dès 1964, Marcuse parlait du «néo-libéralisme d'aujourd'hui¹⁰⁸» et dépeignait dans ses textes un système mondial injuste que les radicaux d'aujourd'hui identifieraient facilement à celui qu'ils combattent. Le système que dépeint Marcuse est caractérisé par un déficit démocratique, des fusions entre grandes entreprises au détriment des plus petites, un libre marché où règne la loi du plus fort et une diminution des pouvoirs des gouvernements et des parlements face aux lois du marché.

¹⁰² Donatella della Porta & Mario Diani, *Social Movements: An Introduction*, Oxford, Blackwell publishers, 1999, ch. 6; Tim Jordan, *S'engager! Les nouveaux militants, activistes, agitateurs...*, Paris, Autrement, 2003; George Katsiaficas, *The Subversion of Politics: European Autonomous Social Movements and the Decolonization of Everyday Life*, New Jersey, Humanities Press International Inc., 1997 et George Katsiaficas, «The necessity of Autonomy», *New Political Science*, vol. 23, no. 4, 2001, pp. 547-553; Barbara Epstein, *Political Protest and Cultural Revolution: Nonviolent Direct Action in the 1970s and 1980s*, Berkeley, University of California Press, 1991; Francesca Polletta, *Freedom Is An Endless Meeting : Democracy in American Social Movements*, Chicago, University of Chicago Press, 2002.

¹⁰³ Barbara Epstein, «Anarchism and the Anti-Globalization Movement», *Monthly Review*, vol. 53, no. 4, 2001; F. Dupuis-Déri, «L'altermondialisation à l'ombre du drapeau noir : L'anarchie en héritage», Eric Agrikoliansky, Olivier Fillieule, Nonna Mayer (dir.), *L'altermondialisme en France*, Paris, Flammarion, 2005; F. Dupuis-Déri, «Penser l'action directe des Black Blocs», *Politix*, décembre 2004; Geoffrey Pleyers, «Des black blocks aux alter-activistes : Pôles et formes d'engagement des jeunes altermondialistes», *Lien social et politiques*, 51, printemps 2004. Même les consultants dans le domaine de la sécurité des États constatent l'importance des valeurs égalitaires et libertaires dans l'organisation du mouvement : Paul de Armond, «Netwar in the Emerald City : WTO Protest Strategy and Tactics», *Networks and Netwars : Crimes, Terrorism, Militancy*, Santa Monica, Rand, 2001.

¹⁰⁴ Graeme Chesters, «Shape shifting : Civil society, complexity and social movements», *Anarchist Studies*, vol. 11, no. 1, 2003, p. 42-65 ; David Graeber, «The new anarchists», Tom Mertes (dir.), *A Movement of Movements*, Londres, Verso, 2004, p. 202-218.

¹⁰⁵ Dorothy Kidd, «Indymedia.org : A new communications commons», Martha McCaughey & Michael D. Ayers (dir.), *Cyberactivism : Online Activism in Theory and Practice*, New York-Londres, Routledge, 2003, p. 47-70.

¹⁰⁶ Allan Antliff, «Anarchy in art : Strategies of dissidence», *Anarchist Studies*, vol. 11, no. 1, 2003, p. 66-83.

¹⁰⁷ Michael Hardt, «Today's Bandung ?», T. Mertes (dir.), *A Movement of Movements*, p. 230-236.

¹⁰⁸ Herbert Marcuse, *L'Homme unidimensionnel*, Paris, éditions de Minuit, 1968 [1964], p. 125.

Quelques citations permettront de bien rendre l'esprit et le ton de Marcuse :

Le confort, l'efficacité, la raison, le manque de liberté dans un cadre démocratique, voilà ce qui caractérise la civilisation industrielle avancée et témoigne pour le progrès technique. Quoi de plus rationnel que de supprimer l'individualité en mécanisant les travaux socialement nécessaires mais pénibles; que de concentrer les petites entreprises dans des unités plus efficaces et plus productives; que de donner des règles à la libre concurrence parmi des sujets inégalement pourvus; que de restreindre les prérogatives et les souverainetés nationales qui freinent l'organisation internationale des ressources?¹⁰⁹

Cette situation économique et politique que dépeint Marcuse aurait des impacts sur les individus dont l'identité même se voit modifiée, voire modelée, par les forces économiques. «Non à la marchandisation du monde!», scandent aujourd'hui les opposants au néolibéralisme. Trente ans plus tôt, Marcuse discutait déjà d'un «appareil de production [qui] tend à devenir totalitaire dans ce sens qu'il détermine, en même temps que les activités, les attitudes et les aptitudes qu'implique la vie sociale, les aspirations et les besoins individuels¹¹⁰.» Plus spécifiquement, les «gens se reconnaissent dans leurs marchandises, ils trouvent leur âme dans leur automobile, leur chaîne de haute-fidélité¹¹¹», et le système économique encourage chez les individus un «besoin de posséder, de consommer, de manipuler, de renouveler constamment tous les gadgets, appareils, engins, machines de toutes sortes qui sont offerts¹¹².»

Et les acteurs politiques? Pour Marcuse, les partis politiques se ressemblent de plus en plus, les syndicats partagent les objectifs généraux du patronat, l'économie mondiale «s'imbrique dans un système mondial d'alliances militaires, d'accords monétaires, d'assistance technique et de plans de développement¹¹³». La guerre est en marche, aux marges, dans les pays pauvres : au Vietnam à l'époque de Marcuse, aujourd'hui en Afghanistan et en Irak.

Même la dynamique entre ce système injuste et ceux et celles qui s'y opposent est décrite par Marcuse, dans des termes qui rappellent l'analyse qu'en font présentement les activistes

¹⁰⁹ Marcuse, *L'Homme unidimensionnel*, p. 28.

¹¹⁰ Marcuse, *L'Homme unidimensionnel*, p. 21.

¹¹¹ Marcuse, op.cit., p. 34.

¹¹² Herbert Marcuse, *Vers la libération : Au-delà de l'homme unidimensionnel*, Paris, éditions de Minuit, 1969 [trad. Jean-Baptiste Grasset], p. 22. Voir aussi Marcuse, *La fin de l'utopie*, p. 45.

¹¹³ Marcuse, *L'Homme unidimensionnel*, p. 45.

altermondialistes. Cela dès la première phrase de sa préface à *Vers la libération : Au-delà de l'homme unidimensionnel*, publié en 1969 : «À l'opposition sans cesse croissante qu'elle rencontre, l'hégémonie mondiale du capitalisme des monopoles ne répond que par des signes de renforcement : son emprise économique et militaire sur tous les continents, son empire néo-colonial, et surtout le fait qu'elle n'a rien perdu de sa capacité à écraser les opprimés sous le poids de son appareil productif et stratégique¹¹⁴».

Enfin, les mots qu'utilise Marcuse pour parler de l'opposition radicale de son époque pourraient être repris tel quel pour parler des radicaux d'aujourd'hui. L'étiquette «antimondialisation» est trompeuse¹¹⁵ et nombreux sont les activistes qui préfèrent parler de «justice mondiale» (*Global Justice*) ou de «mondialisation de la solidarité»¹¹⁶. La solidarité est précisément pour Marcuse l'élément clé qui caractérise la «nouvelle sensibilité» des radicaux de son époque, qui se veulent en rupture avec le système dominateur et concurrentiel dans lequel ils vivent. Marcuse explique que «c'est la solidarité qui a été brisée par la productivité intégrante du capitalisme et par la toute-puissance de sa machine de propagande, de publicité et d'administration. Réveiller et organiser la solidarité en tant que besoin *biologique* de se tenir ensemble contre la brutalité et l'exploitation inhumaines, telle est la tâche»¹¹⁷.

Les critiques adressées par Marcuse au système économique et politique de son temps sont identiques à celles qu'expriment aujourd'hui les porte-parole du mouvement contre la mondialisation du capitalisme : manque de liberté politique, raison instrumentalisée par les pouvoirs économique et politique, fusion des compagnies toujours à la recherche d'une augmentation de leurs profits, une libre concurrence qui ne profite qu'aux plus forts, des souverainetés nationales aux prérogatives restreintes... La réponse des contestataires de son époque qu'analyse Marcuse est, elle aussi, la même que celle des radicaux aujourd'hui : à la mondialisation des forces oppressives, il faut opposer une mondialisation des solidarités, mais aussi apprendre à penser la liberté et les besoins fondamentaux autrement qu'en termes marchands.

¹¹⁴ Herbert Marcuse, *Vers la libération*, p. 7.

¹¹⁵ François de Bernard, «Pour en finir avec 'l'antimondialisation' : Cette catégorie ignore la complexité des questions en jeu», *Le Devoir* (Montréal), 9 juillet 2002, p. A7.

¹¹⁶ Éric Pineault propose l'expression «mondialisation de la solidarité», dans «La ZLÉA, une vision pour les Amériques», *Argument*, vol. 3, n° 2, 2001, p. 149.

¹¹⁷ Herbert Marcuse, «Préface de l'édition française» [février 1967], *L'Homme unidimensionnel*, p. 13. Dans *Vers la libération*, Marcuse revient sur ce thème, écrivant que l'«opposition radicale [...] implique un radicalisme moral» qui mène à un renversement des valeurs acceptées et à renouer avec l'humanisme et la solidarité (p. 20-21) et que «l'apparition, à l'échelle mondiale, d'une nouvelle solidarité spontanée. Ce combat est un écho lointain de l'idéal de l'humanisme et de l'*humanitas*» (p. 72-73).

Penser la domination dans une société riche

Malgré de sensationnels ratés, la mondialisation des marchés ainsi que les nouvelles technologies assurent à la plupart des Occidentaux un niveau de vie enviable, comparativement à celui des habitants des pays en voie de développement industriel. Selon les partisans de la mondialisation de la justice et de la solidarité, l'écart entre les riches et les pauvres ne fait pourtant que se creuser et si la société est globalement plus riche, elle n'est pas nécessairement plus juste. Une génération auparavant, Marcuse critiquait déjà une société «irrationnelle» mais qui «n'en devient pas moins plus riche, plus vaste et plus agréable¹¹⁸». Cette société est qualifiée d'«irrationnelle», car elle est truffée de contradictions internes : l'accélération et l'accroissement de la productivité impliquent une accélération et un accroissement de la destruction (de l'environnement et des cultures traditionnelles, entre autres) ; la production est de plus en plus automatisée et informatisée, mais le temps que les individus consacrent au travail reste sensiblement le même, etc. Bref, l'individu est peut-être quantitativement heureux puisqu'il possède de nombreux biens, mais sa vie est qualitativement pauvre et il habite un monde qui court à sa perte. L'individu n'est pas libre car la raison qui se voulait libératrice à l'époque des Lumières est devenue dominatrice, disciplinaire et destructrice¹¹⁹. Une pensée réellement rationnelle devrait être consciente que dans l'état actuel de la technique et de la production, il «est possible [...] de supprimer la pauvreté et la détresse, il est possible de supprimer le travail aliéné¹²⁰». En 1968, Marcuse précise qu'il est enfin possible d'instaurer la justice et le bonheur du fait des moyens techniques et des capacités de production immenses de l'Occident.

Marcuse met toutefois en garde contre une pensée techniciste, selon laquelle de nouveaux outils techniques produisent nécessairement des transformations politiques. Si les télécommunications *permettent* la démocratie directe, ce ne sont pas elles qui *décident* son instauration, et ce n'est pas parce qu'Internet rend aujourd'hui possible une certaine forme de démocratie directe que les gouvernements et les parlements vont automatiquement se départir de leur pouvoir exécutif et législatif. De même, la robotisation permet de réduire le temps de travail, mais ne mène pas nécessairement à une diminution réelle du temps de travail. Marcuse précise ainsi que «si le besoin vital de supprimer le travail (aliéné) n'existe pas, [...] alors il faut s'attendre simplement à ce que les nouvelles possibilités techniques deviennent à nouveau des possibilités de répression¹²¹».

¹¹⁸ Marcuse, *L'Homme unidimensionnel*, p. 15.

¹¹⁹ Marcuse, *L'Homme unidimensionnel*, p. 19 et p. 109.

¹²⁰ Marcuse, *La fin de l'utopie*, p. 10.

¹²¹ Marcuse, *La fin de l'utopie*, p. 13. Voir aussi la préface de Marcuse, *Eros et civilisation : Contribution à Freud*, Paris, éditions de Minuit, 1963 [1955, trad. de l'anglais par Jean-Guy Nény et Boris Fraenkle et revu par H.M.], p.

Les rapports de domination qui persistent dans le capitalisme avancé ne sont pas en décalage marqué avec d'autres étapes de la civilisation humaine. Chez Marcuse, qui s'inspire ici ouvertement de Sigmund Freud, toute civilisation est répression¹²². À l'état de nature, soit dans un monde pré-civilisé, l'être humain est guidé par le «principe de plaisir». Il constate rapidement que le plaisir ne peut être constant et qu'il lui est impossible de satisfaire pleinement et sans douleur tous ses désirs. Pire encore, l'être humain en état de nature fait face à des pénuries. La quête des plaisirs est donc soumise à un calcul économique et l'individu découvre le «principe de réalité», qui modifie celui du plaisir qui ne peut plus être perçu comme instantanément réalisable. L'être humain se fait alors une «raison» et entre en civilisation, où les dominants imposent aux dominés un «principe de rendement» qui permet de mettre en place et de faire fonctionner un système économique non pas orienté vers la satisfaction des besoins de *tous*, mais vers la satisfaction des besoins toujours plus grands de *quelques* privilégiés. Dans un tel système, la majorité des individus sont astreints à «un travail pour un appareil qu'ils ne contrôlent pas» mais «auquel les individus doivent se soumettre s'ils veulent vivre. [...] Les hommes ne vivent pas leur propre vie, mais remplissent des fonctions pré-établies¹²³.» Le travail est donc aliéné. Ces principes de réalité et de rendement sont intériorisés par l'individu qui peut même éventuellement se convaincre qu'il est réellement libre.

Au fur et à mesure que se développent les moyens de production et la technique, les dominants vont inculquer aux dominés de «faux besoins» qui ne peuvent être satisfaits sans qu'un autre individu soit insatisfait, voire exploité et dominé. Le système est donc injuste, puisque la liberté et le bonheur des uns impliquent la soumission et le malheur des autres. La fausse liberté est un moyen de domination, les individus croyant qu'ils sont libres en autant qu'ils ont le choix entre divers candidats aux élections, entre diverses marques de voitures, entre diverses chaînes de télévision¹²⁴.

Marcuse est ici proche d'auteurs d'aujourd'hui très populaires auprès des militants du mouvement altermondialiste, tel que Noam Chomsky en ce qui a trait à la liberté de presse et Naomi Klein¹²⁵ en ce qui a trait à la liberté de choisir entre deux logos concurrents. Le mensonge au sujet de la liberté se double d'un mensonge au sujet de l'égalité. Déjà en 1964, Marcuse note que l'employé et son patron regardent la même émission télévisée, possèdent tous deux de belles voitures, peuvent

10.

¹²² Voir André Vachet, *Marcuse : La révolution radicale et le nouveau socialisme*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1986, p. 26-33.

¹²³ Marcuse, *Eros et civilisation*, p. 52.

¹²⁴ Marcuse, *L'Homme unidimensionnel*, p. 32.

¹²⁵ Naomi Klein, *No logo : La tyrannie des marques*, Montréal, Leméac-Actes Sud, 2002.

s'habiller également dans des boutiques *bon chic-bon genre*¹²⁶. La classe moyenne, qui englobe même les salariés des industries lourdes, a été cooptée à travers certaines avancées en termes de droits collectifs, associés à l'État providence, et à travers une amélioration relative de ses conditions de vie par le développement de la société de consommation. Cette cooptation a transformé de larges pans de la classe moyenne en forces conservatrices, neutralisant plus ou moins le potentiel révolutionnaire initial du prolétariat, dont une part non négligeable est d'ailleurs intégrée à la fonction publique et salariée de l'État¹²⁷.

Une égalité et une liberté sans profondeur semblent satisfaisantes pour la majorité des individus en fonction de leur capacité à consommer, mais aussi du fait que leur capacité de pensée critique soit réduite par le discours officiel. La raison est piégée dans l'«univers du discours clos»¹²⁸ qui enferme l'individu dans une logique «unidimensionnelle» de rendement non substantiel. Les analyses de Marcuse, inspirées de celles de George Orwell¹²⁹, rejoignent celles contemporaines d'un Ignacio Ramonet ou d'un Chomsky, qui rejoignent à leur tour les activistes radicaux s'opposant à la mondialisation néolibérale¹³⁰.

Dans ce discours unidimensionnel, les mots à connotation positive tels que liberté, égalité, démocratie et paix sont associés aux objets que l'autorité officielle considère avec sympathie : les marchés et les entreprises sont libres; la démocratie s'incarne dans les élections parlementaires, dans les chefs d'État et les partis politiques; le monde libre et démocratique mène la guerre pour la paix. Pour leur part, les «mauvais mots»¹³¹ ne servent non seulement à qualifier et à condamner l'ennemi, ils le «constituent» même : les qualificatifs négatifs accolés systématiquement à l'ennemi construisent peu à peu l'identité dans laquelle le discours officiel l'enferme. L'ennemi perd toute ambiguïté, toute nuance, toute profondeur, d'où la force d'expression de termes issus depuis

¹²⁶ Marcuse, *L'Homme unidimensionnel*, p. 30-33; Marcuse, *La fin de l'utopie*, p. 11.

¹²⁷ À lire avec intérêt, sur le même thème : André Gorz, *Adieux au prolétariat : Au delà du socialisme*, Paris, Galilée, 1980.

¹²⁸ Marcuse, *L'Homme unidimensionnel*, p. 109.

¹²⁹ Marcuse, *L'Homme unidimensionnel*, p. 113. Le roman *1984* d'Orwell est bien connu, mais il développe de façon plus systématique son analyse de la politique du langage dans son essai «Politics and the English Language» dans G. Orwell, *Shooting an Elephant and Other Essays*, Harcourt, Brace & Company, 1946.

¹³⁰ Ignacio Ramonet, ex-rédacteur en chef du *Monde Diplomatique*, grand contempteur de la mondialisation du capital et l'un des instigateurs du mouvement ATTAC, a par exemple inventé le concept de «pensée unique» par lequel il désigne une idéologie néolibérale devenue hégémonique après l'effondrement des pouvoirs dits communistes en Europe de l'Est.

¹³¹ Marcuse, *Vers la libération*, p. 97. L'utilisation de «bons» et de «mauvais» mots à des fins de propagande est également mentionnée dès 1937 par l'Institute for Propaganda Analysis de New York : «How to Detect Propaganda», Robert Jackall (dir.), *Propaganda*, New York, New York University Press, 1995, p. 218-219.

quelques années de la Maison Blanche, comme la «Guerre contre la terreur» ou contre les pays de l'«Axe du mal»¹³². Marcuse souligne aussi la valse des sigles plus ou moins abstraits - OTAN, UN, USA - auxquels il ajouterait aujourd'hui sans doute : OMC, FMI, G8, AMI, ALÉNA, etc., sigles qui «renvoient seulement à ce qui est institutionnalisé¹³³» et qui participent d'un «langage fonctionnel», «fondamentalement anti-critique et anti-dialectique¹³⁴» qui ne permet pas à l'esprit de saisir l'objet dont il est question, de le penser dans sa réalité et de mettre éventuellement cette réalité en cause. Quand à ceux et celles qui transgressent ces codes du discours, on les accuse de pratiquer la propagande.

Sur le front même de la lutte, au cœur des manifestations ponctuées de frappes contre des cibles symboliques — McDonald's, banques, etc. — et d'affrontements avec les policiers, les mots jouent là encore un rôle. L'étiquette *antimondialisation*, d'abord, gomme dans l'esprit d'une large part du public toute potentialité positive et le mouvement apparaît dès lors comme une force purement négative dans le discours public¹³⁵. Quant à la violence des manifestants, très souvent étiquetés comme des «casseurs» et des «vandales», la dynamique du discours actuel semble similaire à celle de 1968¹³⁶. Marcuse explique ainsi que :

La traditionnelle distinction entre violence légitime et violence illégitime devient problématique. [...] Peut-on raisonnablement traiter de criminelle l'action de manifestants qui interrompent l'activité des universités, des conseils de révision, des supermarchés, ou qui bloquent la circulation automobile, pour protester contre les forces armées de la Loi et de l'Ordre, lesquelles interrompent, de façon bien plus efficace, un nombre immense d'existences humaines? [...] le vocabulaire établi exerce une discrimination *a priori* au préjudice de l'opposition—il protège l'ordre établi¹³⁷.

Aujourd'hui, les activistes sont accusés de perturber le bon fonctionnement de la société par leurs grandes manifestations, alors que la tenue des grands Sommets officiels perturbe la vie urbaine,

¹³² Marcuse, *Vers la libération*, p. 100.

¹³³ Marcuse, *L'Homme unidimensionnel*, p. 119.

¹³⁴ Marcuse, *L'Homme unidimensionnel*, p. 121.

¹³⁵ Sur le travail effectué par le mouvement lui-même pour s'autodésigner par le label «altermondialiste», voir Mireille Elchacar, *Le vocabulaire de l'antimondialisation dans les quotidiens québécois : Naissance, évolution et fixation d'un vocabulaire sociopolitique*, Sainte-Foy, mémoire de maîtrise, Département de linguistique, Université Laval, 2005.

¹³⁶ Sur les pratiques d'étiquetage des activistes comme «déviant», et la répression policière ainsi justifiée, voir F. Dupuis-Déri, «[Broyer du noir : Manifestations et répression policière au Québec](#)», *Les ateliers de l'éthique*, vol. 1, no. 1, 2006.

¹³⁷ Marcuse, *Vers la libération*, p. 103.

pendant des jours et des nuits, des quartiers entiers ou même des villes étant interdits d'accès par décrets, par de longues et hautes clôtures et des bataillons de policiers. Les activistes affirment en outre que le capitalisme en général et la mondialisation économique en particulier sont infiniment plus violents et destructeurs que n'importe quel manifestant.

Marcuse précise toutefois qu'il se méfie des définitions trop souples du concept de violence. Au cours d'une discussion avec des étudiants radicaux allemands, il explique qu'il n'y a pas de violence symbolique. Pour qu'il y ait violence, il faut selon lui qu'une force soit exercée — coup de matraque — ou que l'on menace de l'exercer. La manipulation par les mots et la publicité ne peut être définie comme de la violence, puisque personne n'est physiquement forcé de consommer ou d'écouter la télévision ou de lire les journaux¹³⁸. Marcuse concède de plus que l'État libéral est moins terrible que d'autres régimes politiques¹³⁹ et il admet que le marxisme orthodoxe et l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques n'offrent pas de modèles enviables¹⁴⁰. Marcuse condamne Karl Marx pour ne pas avoir réellement pensé à libérer l'être humain du travail aliénant. À ce sujet, Marcuse se sent plus près de Charles Fourier, un «socialiste utopique» qui espérait transformer le *travail en jeu*. Le jeu se distingue du travail en cela qu'il est sa propre finalité, jouer étant le but du jeu. Par contre, le travailleur ne travaille pas parce qu'il trouve une satisfaction dans le travail; il travaille pour produire (souvent pour d'autres) et récolter un salaire. L'action est donc détachée de son objet et l'acteur se trouve conséquemment en situation d'aliénation¹⁴¹. Ici, les préoccupations de Marcuse en matière de jeu font écho aux pratiques festives des contestataires d'aujourd'hui qui organisent des *street parties* (fêtes de rue) et constituent dans leurs manifestations des orchestres de samba et des armées de clowns, renouant ainsi avec l'esprit contestataire des carnivals. Et tout comme Marcuse, les radicaux d'aujourd'hui sont généralement sceptiques à l'égard de l'expérience historique du communisme et de l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques, préférant se tourner vers l'anarchisme, à tout le moins en Amérique du Nord¹⁴².

¹³⁸ Marcuse, *La fin de l'utopie*, p. 22.

¹³⁹ Marcuse, *L'Homme unidimensionnel*, p. 75.

¹⁴⁰ Herbert Marcuse, *Le Marxisme soviétique*, Paris, Gallimard, 1963.

¹⁴¹ Pour les références à Fourier, voir : Marcuse, *Vers la libération*, p. 34-35; Marcuse, *La fin de l'utopie*, p. 14-15; Marcuse, *Eros et civilisation* p. 198-200. On trouvera une bonne synthèse de la pensée de Fourier dans un recueil de textes choisis par Daniel Guérin : Charles Fourier, *Vers la liberté en amour*, Paris, Gallimard, 1975.

¹⁴² Voir, à ce sujet, des auteurs contemporains comme Hakim Bey et John Holloway. (Pour un essai et un entretien avec J. Holloway, voir *Variations*, no. 7 et no. 8, www.theoriecritique.com, NdLR).

Réformer le système ou le contester de façon radicale?

Tout comme le mouvement de contestation des années 1960¹⁴³, le mouvement d'opposition à la mondialisation du capitalisme d'aujourd'hui compte deux tendances aux contours flous, l'une réformiste et l'autre radicale. Nombreux sont les commentateurs de ce mouvement qui tracent la ligne de démarcation en fonction des choix tactiques : les réformistes manifesteraient dans le calme, les radicaux seraient de simples casseurs saccageant des McDonald's ou des succursales de banques et affrontant les policiers¹⁴⁴. Plus significatifs sont les *choix économiques* et *politiques* qui divisent les deux tendances. En matière économique, les réformistes sont sociaux-démocrates, les radicaux anticapitalistes. D'un point de vue politique, les réformistes considèrent la démocratie libérale légitime, mais déplorent que son fonctionnement connaisse présentement des dysfonctionnements qui empêcheraient que les intérêts de la société civile soient représentés dans leur diversité. Pour les radicaux, au contraire, la démocratie libérale est fondamentalement illégitime et ils lui préfèrent la démocratie directe, voire l'anarchie. Tout particulièrement en Amérique du Nord, les groupes radicaux telles que les diverses *Convergences de luttes anticapitalistes* (Montréal, Washington, D.C., New York, Seattle) constituent en eux-mêmes des lieux où s'incarnent la démocratie directe et l'anarchie.

Marcuse se sentait plus proche des radicaux que des réformistes, tout d'abord pour des raisons personnelles. Aux étudiants allemands lui demandant ce qu'il pense du réformisme, Marcuse évoque sa propre expérience avec la social-démocratie allemande : «depuis que je suis né à la conscience politique, en 1919, j'ai combattu ce parti. J'en avais été membre en 1917-1918 : j'en suis sorti après l'assassinat de Rosa Luxemburg et de Karl Liebknecht»¹⁴⁵. Ce double assassinat incarne, aux yeux de Marcuse, toute la duplicité des forces sociaux-démocrates envers l'idéal d'une véritable libération, même si la social-démocratie était plus proche d'un idéal révolutionnaire au début du XXe siècle qu'aujourd'hui¹⁴⁶. Marcuse ne reproche pas tant aux sociaux-démocrates de croire «pouvoir travailler à l'intérieur de l'ordre établi», mais bien de travailler consciemment «en collaboration avec des forces réactionnaires, destructives et répressives¹⁴⁷». Il partage donc avec les étudiants radicaux d'hier — et par extension avec les activistes anarchisant d'aujourd'hui — «une

¹⁴³ Manuela Semidei, *Les contestataires aux États-Unis*, Tournai (Belgique), Casterman, 1973, p. 44 et p. 48 et ch. IV «La radicalisation du mouvement» (p. 57-77).

¹⁴⁴ Typologie très à la mode dans les médias de masse, mais aussi chez certains universitaires. Voir, par exemple, Jérôme Montes, «Mouvements anti-mondialisation : La crise de la démocratie représentative», *Études Internationales*, vol. 32, no. 4, décembre 2001.

¹⁴⁵ Dans Marcuse, *La fin de l'utopie*, p. 67-68.

¹⁴⁶ Serge Denis, *Social-démocratie et mouvements ouvriers : la fin de l'histoire ?*, Montréal, Boréal, 2003.

¹⁴⁷ Marcuse, *La fin de l'utopie*, p. 68.

forte répulsion envers la politique traditionnelle : envers tout le système des partis, comités, groupes de pression de tous niveaux, envers la participation à ce système et à ces méthodes. [...] Rien de ce que peuvent déclarer tous ces politiciens, représentants, candidats, n'a de valeur pour les révoltés; il leur est impossible de les prendre au sérieux¹⁴⁸». Sans compter que l'approche réformiste est beaucoup trop lente et lourde pour la sensibilité exaltée des radicaux.

En marge de l'avenue tortueuse du réformisme, Marcuse privilégie le tumulte des manifestations de rue qui s'inscriraient dans la vieille et riche tradition propre à la philosophie politique du droit de résistance¹⁴⁹. Pour Marcuse, ce droit «constitue l'un des éléments les plus anciens et sacrés de la civilisation occidentale». Il ajoute que «le devoir de résister est le moteur du développement historique de la liberté» et qu'il constitue toujours une «force potentiellement légitime et libératrice¹⁵⁰». Ce droit de résistance joue les valeurs supérieures contre le droit positif, c'est-à-dire la Loi contre la loi. Toute loi est par définition *légale* mais non pas nécessairement *légitime* (d'un point de vue moral, religieux ou constitutionnel). Des citoyens pourraient contester légitimement le gouvernement quand ce dernier transgresse des Lois morales, religieuses, voire l'esprit de la Constitution. Il est dès lors possible de distinguer deux types de force : (1) celle des résistants, juste et libératrice mais bien évidemment criminalisée; (2) celle de l'État, à la fois injuste et oppressive, mais néanmoins légale par définition.

Qu'en est-il de la légitimité de l'État occidental de 1968? Il semble légitime par la négative : il *n'y a pas* de guerre civile, *pas* de désordre *ni* de catastrophe économique, les gens *n'y manquent* généralement de rien d'essentiel. Pourquoi alors critiquer un tel État? Marcuse propose de repenser le droit de résistance à la lumière des agissements de l'État à l'étranger : même si la politique intérieure d'un État est relativement juste, les citoyens auraient le droit et même le devoir de s'opposer à leur État si celui-ci menait une politique étrangère illégitime¹⁵¹. Il s'agit de la part de Marcuse d'un amendement très important apporté à la tradition philosophique du droit et du devoir de résistance, en général pensés uniquement en référence au rapport binaire entre l'État et ses citoyens nationaux. Pour Marcuse, la guerre que les États-Unis mènent contre le Vietnam est une raison suffisante pour contester le pouvoir politique aux États-Unis. Aujourd'hui, l'opposition radicale porte précisément sur une question de relations internationales, quoique de nature plus économique que militaire : les États les plus riches mettraient en place directement ou par

¹⁴⁸ Marcuse, *Vers la libération*, p. 86-87.

¹⁴⁹ Marcuse, *Vers la libération*, p. 91. Voir, au sujet du droit de résistance contre le tyran : Mario Turchetti, *Tyrannie et tyrannicide de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Presses Universitaires de France, 2001.

¹⁵⁰ Marcuse, «Le problème de la violence dans l'opposition», H. Marcuse, *La fin de l'utopie*, p.49.

¹⁵¹ Marcuse, *Vers la libération*, p. 92.

l'entremise d'institutions internationales (Fonds monétaire international, Banque mondiale) un système économique inique. À en croire Marcuse et les manifestants contre la mondialisation du capitalisme, cela leur donnerait le droit de contester leurs États respectifs au nom d'une justice transnationale. Les guerres menées en Afghanistan et en Irak viennent par ailleurs miner un peu plus la légitimité de l'État et, du même coup, accroître la légitimité de la contestation à son égard.

Limites de Marcuse, limites des radicaux?

Si le discours de Marcuse semble à plusieurs moments télescoper celui des radicaux d'aujourd'hui, il y a tout de même d'importantes distinctions à faire entre les deux. Marcuse est ainsi très inquiet de la guerre froide Est-Ouest et de «la menace d'une catastrophe atomique¹⁵²». Si cette menace existe encore aujourd'hui, en raison des milliers de bombes atomiques toujours actives, elle n'occupe plus autant les esprits (il serait possible de dire que cette menace - associée chez Marcuse à l'irrationalité fondamentale de la rationalité moderne - est actuellement remplacée par la menace écologique, c'est-à-dire les manipulations génétiques et le réchauffement de la planète).

Marcuse mène également toute une réflexion sur les drogues et la recherche psychédélique¹⁵³ et sur l'art et l'esthétique¹⁵⁴, deux sujets qui mobilisent peu les énergies des radicaux d'aujourd'hui. Les activistes peuvent bien consommer diverses substances, ils n'en proposent pas une analyse politique approfondie. Quant à l'esthétique, l'art moderne est entré au musée, suivi par l'art abstrait, l'art conceptuel, etc.. Aujourd'hui prime l'esthétique relationnelle¹⁵⁵ et de très nombreux participants aux manifestations contre la mondialisation du capitalisme y exécutent des performances à caractère à la fois festif, artistique et politique. Mais l'art n'est pas un des thèmes centraux du discours principalement économique et politique des radicaux, qui ne se reconnaîtraient sans doute pas dans l'approche kantienne de l'esthétique que préconise Marcuse, obsédé par la notion du beau. Enfin, l'intérêt de Marcuse pour les analyses inspirées de la psychanalyse semble en décalage avec l'esprit radical du tournant du millénaire, pour qui la sexualité évoque non pas la liberté mais la mort, en raison de l'épidémie du SIDA qui a durement touché les jeunes Occidentaux et qui menace des dizaines de millions d'Africains à cause, entre autres, du manque d'initiative des institutions internationales face aux grandes entreprises pharmaceutiques. Il faut dire aussi que les radicaux sont les enfants de la révolution sexuelle des années 1960 et que leurs parents ont si bien bouleversé les

¹⁵² Marcuse, *L'Homme unidimensionnel*, p. 15.

¹⁵³ Marcuse, *Vers la libération*, p. 54.

¹⁵⁴ Marcuse, *Vers la libération*, ch. II : «La nouvelle sensibilité».

¹⁵⁵ Nicolas Bourriaud, *L'esthétique relationnelle*, Dijon, Presses du réel, 1998. Pour l'art de rue en général : Jan Cohen-Cruz (dir.), *Radical Street Performance*, Londres-New York, Routledge, 1998.

anciennes normes qu'ils n'y voient plus là un front de lutte prioritaire. Des féministes radicales considèrent de plus que la révolution sexuelle des années 1960 a été au final une sorte «d'arnaque» pour les femmes, les hommes de droite comme de gauche se contentant d'évoquer la liberté pour obtenir une plus grande accessibilité aux corps des femmes¹⁵⁶.

Autre décalage important, Marcuse pense la réalité *en bloc* et propose une analyse globalisante, homogénéisante et stratégique. Son jugement de la réalité économique et politique est souvent sans nuance et reprend la rhétorique classique à l'égard des liens entre les forces économiques et politiques¹⁵⁷. Or il est possible que dans certains cas, les institutions internationales et les accords de libre échange aient permis d'instaurer des normes et des droits en matière de travail ou d'environnement dans des pays ou des secteurs où il n'y en avaient pas, ce qui constitue une amélioration des conditions de vie des populations concernées et une victoire pour des activistes engagés sur ce front. Pour le dire autrement, le néolibéralisme et le capitalisme imposés par des institutions internationales dans certaines régions parviennent parfois à neutraliser des pratiques économiques relevant du féodalisme ou de l'esclavagisme, et constituent donc — malgré tout — une amélioration des conditions de vie et de travail pour plusieurs, même s'il conviendrait selon Marcuse de se limiter à critiquer cette dynamique. Ces nuances, les thèses de Marcuse tout celles des radicaux d'aujourd'hui ne les permettent pas, ou peu...

L'approche globalisante de Marcuse est aussi en décalage avec celle des radicaux d'aujourd'hui en ce qui concerne la dynamique de la lutte radicale. Ce mouvement, qui part de la Révolution vers la libération doit être compris, selon Marcuse, comme une entreprise globale et stratégique, car il faut pratiquer de larges manœuvres pour renverser l'ensemble du système, à la fois l'État et le Capital. Ici se situe la principale fracture entre le radicalisme de 2008 et celui de 1968 : les radicaux de la génération précédente rêvaient et parlaient beaucoup de révolution. Il n'y a qu'à se replonger dans les textes, discours, pamphlets et manifestes pour s'en convaincre¹⁵⁸. Les radicaux d'aujourd'hui, malgré une diversité évidente de points de vue, sont généralement habités d'une sorte de réalisme

¹⁵⁶ Les textes de Marcuse des années 1960 dénotent envers le féminisme une sympathie plutôt superficielle et se limitant à quelques déclarations de principes. Il faudra attendre les années 1970, et semble-t-il que des féministes le confrontent directement, pour que Marcuse consacre temps et énergie à penser sérieusement la domination des femmes par les hommes. Même dans ce cas, il préfère (comme Pierre Bourdieu) intégrer la question du patriarcat et de la libération des femmes à ses propres thèses, plutôt que de s'inspirer directement des thèses féministes (Herbert Marcuse, «Marxisme et féminisme» [1974], H. Marcuse, *Actuels*, Paris, Galilée, 1976).

¹⁵⁷ Karl Marx, *Philosophie*, Paris, Gallimard, 1965, p. 403-404.

¹⁵⁸ Voir Semidei, *Les contestataires aux États-Unis*, p. 34 ; F. Dupuis-Déri, «En deuil de révolution ?», *Réfractations*, 13, 2004.

historico-politique. Ils n'ont pas le lyrisme de la génération précédente et ils pensent moins en termes de révolution qu'en termes de confrontation, d'affrontement et de résistance. Ils voient leurs actions comme des messages critiques, non comme le prélude au grand soir.

Marcuse oscillait pour sa part entre le pessimisme et l'optimisme lorsqu'il abordait l'épineuse question de la révolution à venir. Le cadre d'analyse marxiste est déficient, constate Marcuse, pour décoder l'éventuel processus révolutionnaire qui mènerait au renversement du capitalisme avancé. Les travailleurs ne sont plus porteurs d'un rêve révolutionnaire, bien au contraire, car ils ont obtenu un meilleur niveau de vie et des conditions de travail plus clémentes grâce en partie au déplacement des forces productives des lieux traditionnels tel que l'usine ou la mine vers le secteur des services, de l'information et de la technologie. Ce processus a été accompagné par l'implantation de nouvelles formes de gestion qui permettent la participation des travailleurs à l'organisation de l'entreprise, leur donnant un nouveau sentiment de complicité à l'égard de l'employeur¹⁵⁹. Pour ces raisons structurelles, les travailleurs (surtout les cols blancs) ne sont pas révolutionnaires. Au mieux sont-ils syndicalistes, mais alors de tendance réformiste. Il faudrait une très grave crise socio-économique qui fasse chuter le niveau de vie pour que la classe moyenne devienne (éventuellement) révolutionnaire¹⁶⁰.

Même s'ils ne la souhaitent pas, une révolution serait nécessaire pour les travailleurs dans leur ensemble puisque «l'humanité est menacée d'une ruine totale¹⁶¹». S'il y a des raisons structurelles qui expliquent que la grande masse des travailleurs ne soit pas révolutionnaire, cela ne veut pas dire pour autant que les jeunes radicaux n'ont pas, eux aussi, raison de contester l'ordre établi, fondamentalement irrationnel puisque destructeur¹⁶². Cette révolution devra être de sensibilité anarchiste, c'est-à-dire antiautoritaire, pour ne pas que se répète le drame des révolutions connues dont profitèrent en premier lieu de nouvelles élites qui manipulaient les masses pour renverser l'ordre ancien à leur propre compte. Mais les jeunes radicaux de 1968 constituent-ils une nouvelle force révolutionnaire? Malgré son enthousiasme pour la contestation, Marcuse ne le croit pas. Il dira

¹⁵⁹ Marcuse, *L'Homme unidimensionnel*, p. 18-19 et p. 48-73 et Marcuse, *Vers la libération*, p. 76-77; Marcuse, *La fin de l'utopie*, p. 43-44. Il est intéressant de noter que Marcuse décrit, quoique sommairement, un mode de gestion qui rappelle le nouvel esprit du capitalisme dépeint par Boltanski et Chiapello, à ceci près que ces deux auteurs affirment que cet esprit s'inspire — ou plutôt récupère — des valeurs libertaires de mai 68 (Luc Boltanski et Ève Chiapello, *Le Nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 1999). Ce qu'admet aussi Marcuse : «Évidemment, le marché s'est emparé de cette révolte, et l'a intégrée au monde des affaires» (*Vers la libération*, p. 83).

¹⁶⁰ Marcuse, *Vers la libération*, p. 75 et p. 79.

¹⁶¹ Marcuse, *L'Homme unidimensionnel*, p. 19.

¹⁶² Marcuse, *L'Homme unidimensionnel*, p. 19.

ainsi que «révolutionnaire par sa théorie, par ses instincts, par les buts derniers qu'il se propose, le mouvement étudiant n'est pas une force révolutionnaire, ni peut-être même une avant-garde aussi longtemps qu'il n'y aura pas de masses capables et désireuses de le suivre¹⁶³». Sans classe révolutionnaire, n'est-il pas puéril de critiquer le système économique-politique actuel de façon véhémement et d'appeler la révolution de ses vœux ?

Marcuse savait bien qu'il pouvait sembler fou de rêver de révolution en Occident en 1968, mais il disait néanmoins à ceux et celles qui ne voient qu'utopie dans l'espoir d'un monde anarchiste que les utopies ne sont pas irréalisables *en soi*, mais plutôt en raison des forces économiques et politiques qui se liguent contre leur réalisation. L'utopie d'hier est simplement la société d'aujourd'hui que des victorieux ont imposée suite à la dernière révolution. Aux utopistes, Marcuse proposait de se regrouper et de renverser les forces réactionnaires qui font barrage contre l'avènement d'une nouvelle utopie. Le premier barrage est d'ordre idéologique : c'est le barrage de la pensée et du discours. Changer l'objet de la volonté, voilà un objectif que se sont donnés les radicaux : «nous avons tout ce que nous voulons [...] il s'agit ici de changer la volonté elle-même, afin que ce qui est voulu maintenant ne soit plus voulu¹⁶⁴». C'est ce que tentent de réaliser les radicaux d'aujourd'hui par le discours qu'ils produisent et diffusent sur des sites Internet et à travers leurs campagnes d'éducation populaire et de conférences publiques. Au-delà des manifestations et des actions directes, les radicaux travaillent donc au quotidien dans les interstices sociaux à diffuser de l'information auprès des médias alternatifs (voir sur Internet *Indymedia*, *Ainfos*, *Infoshop*, etc.) ou en organisant des Salons du livre anarchiste (à Montréal, à Boston, à Paris, etc.), ils sont actifs sur la scène musicale, dans des groupes d'aide au logement et dans des squats, ils distribuent de la nourriture gratuitement (les groupes *Food not bombs*), etc. L'existence même des groupes radicaux «est le ferment de l'espoir» car elle «témoigne de la réalité d'une alternative¹⁶⁵», pour reprendre les mots de Marcuse.

L'opposition radicale de 1968, tout comme celle d'aujourd'hui, fonctionnait principalement par petits groupes autonomes, souples, sans leaders et ceux et celles qui y participent s'inspirent de l'anarchisme, un élément essentiel selon Marcuse car il s'agit là de la seule idéologie politique qui a pour objectif une libération politique totale (les autres idéologies révolutionnaires ont toujours

¹⁶³ Marcuse, *Vers la libération*, p. 83.

¹⁶⁴ Marcuse, *La fin de l'utopie*, p. 30-31; Marcuse, *Eros et civilisation*, p. 145-146.

¹⁶⁵ Marcuse, *Vers la libération*, p. 83.

permis de justifier le pouvoir d'une nouvelle élite¹⁶⁶). Dès maintenant, les groupes d'inspiration anarchiste deviennent des lieux d'expérimentation de pratiques libertaires puisqu'ils sont structurés selon des principes antiautoritaires. Ce sont des lieux où une autre forme de rapports politiques peut être vécue.

S'ils rêvent d'une révolution globale, les radicaux d'aujourd'hui se réjouissent surtout de gains tactiques et d'avoir pu créer des brèches¹⁶⁷ de liberté et d'égalité, des zones libérées temporaires¹⁶⁸. Une expérience politique n'a pas besoin d'être éternelle et globale pour être significative à la fois pour ceux et celles qui y prennent part et pour ceux et celles qui veulent l'étudier et en tirer des leçons théoriques et pratiques. En fait, toute expérience politique est nécessairement ponctuelle, éphémère, limitée et traversée de dynamiques hétérogènes.

À première vue, les radicaux d'aujourd'hui occupent — et libèrent — des espaces plus vastes que les radicaux d'hier, dont plusieurs limitaient leur front de lutte au monde universitaire¹⁶⁹. En 2008, plusieurs des radicaux sont étudiants, mais ils s'organisent à l'extérieur des collèges et des universités, quitte à y revenir ensuite pour en critiquer les principes organisationnels et, surtout, les liens qu'elle entretient avec des investisseurs privés et les affichages publicitaires qu'elle accorde sur les campus.

Les radicaux d'aujourd'hui courent néanmoins le risque de tourner en rond et de se complaire dans leurs espaces libérés le temps d'un printemps. Ils se seront libérés de façon éphémère sans libérer personne d'autre¹⁷⁰. Hier encore, les marxistes les auraient accusés de n'être que des petits-bourgeois. Voudraient-ils rejoindre les masses dont la force leur donnerait un espoir révolutionnaire que leur propre radicalisme les en empêcherait sans doute. Voilà un problème qu'indiquait déjà Marcuse, soulignant que la pratique contestatrice radicale participe d'une dynamique dangereuse, puisque la contestation coupe les radicaux des masses qui les considèrent trop facilement comme des casseurs, tout en permettant à l'État d'intensifier la répression. Marcuse cite à ce propos le

¹⁶⁶ Marcuse, *Vers la libération*, p. 117-118.

¹⁶⁷ Martin Breaugh, *L'expérience plébéienne : Une histoire discontinuée de la liberté politique*, Paris, Payot, 2007.

¹⁶⁸ Hakim Bey, *T.A.Z. Zone autonome temporaire*, Paris, L'éclat, 1997.

¹⁶⁹ Pas pour tous, ceci dit, comme le note Bernd Rabehl au sujet des radicaux allemands de Berlin à la fin des années 1960 : «on peut distinguer deux courants principaux dans le mouvement antiautoritaire. L'un, qui opérait surtout dans le domaine de la politique universitaire [...]. Les autres, les 'anarchistes', étaient prêts à s'opposer à toute norme et prétention des institutions sociales et universitaires» («Du mouvement antiautoritaire à l'opposition socialiste», Bergmann, Dutsche, Lefèvre, Rabehl, *La Révolte des étudiants allemands*, p. 348).

¹⁷⁰ Pour une discussion provocante au sujet du militantisme non révolutionnaire en général et du pacifisme en particulier, voir Ward Churchill, *Pacifism as Pathology: Reflections on the Role of Armed Struggle in North America*, Winnipeg, Arbeiter Ring Publishing, 1998.

journal communiste français *L'Humanité* au sujet de la révolte de mai 68 et de ses lendemains où les révoltés déchantèrent suite à la réélection facile des gaullistes : «Chaque barricade, chaque voiture incendiée, a fourni au parti gaulliste des dizaines de milliers de voix.». Marcuse admet alors que «[c]et énoncé est parfaitement exact», avant de préciser :

Tout autant que la proposition corollaire : sans les barricades, sans les voitures incendiées, le pouvoir n'aurait rien perdu de son assurance ni de sa force [...] L'opposition radicale se heurte inévitablement à la défaite de son action directe et extra-parlementaire, de sa désobéissance civile; mais, dans certaines situations, elle doit prendre le risque de cette défaite, si cela doit consolider sa force et démontrer la nature destructrice de l'obéissance civile à un régime réactionnaire¹⁷¹.

Prendre le risque de sa défaite? Assurément un pari dangereux.

Conclusion

En 1975, soit quelques années après la turbulence de la fin des années 1960, Herbert Marcuse est invité à discuter de l'«échec de la Nouvelle gauche» lors d'une conférence qu'il prononce aux États-Unis. Il note que les forces contre-révolutionnaires ont été les plus puissantes, et répète que la classe ouvrière étant intégrée au système, elle est conséquemment devenue plus conservatrice. Elle a donc été offusquée par les débordements et l'effervescence des «jeunes marginaux» du mouvement contre-culturel, mais également rebutée par le discours et le vocabulaire dont les formules «présupposai[en]t la conscience révolutionnaire au lieu de la développer¹⁷²». Il revient toutefois sur l'originalité du mouvement, soit le dynamisme «libertaire et antiautoritaire» duquel a émergé «une définition nouvelle du concept même de révolution», qui serait maintenant un phénomène intérieur, mais de masse, par lequel les individus développeraient – à travers le mouvement contre-culturel – des besoins fondés sur une nouvelle morale¹⁷³. L'année précédente, lors d'une autre conférence, Marcuse y allait d'une de ses propositions théoriques iconoclastes, laissant entendre que le secteur des services et surtout de l'information occupait désormais une place si importante dans le «néocapitalisme» qu'il serait possible de renverser le postulat marxiste de la préséance de la

¹⁷¹ Marcuse, *Vers la libération*, p. 93.

¹⁷² Herbert Marcuse, «Échec de la Nouvelle gauche», Marcuse, *Actuels*, p. 29. À noter que déjà en 1937, George Orwell ne disait pas autre chose. Il reprochait alors aux militants socialistes leur accoutrement bizarre et l'utilisation abusive d'un langage fortement codé, affirmant que quand «il entend des expressions comme 'idéologie bourgeoise', 'solidarité prolétarienne' ou 'expropriation des expropriateurs', le simple quidam, au lieu d'être galvanisé, est simplement écoeuré.» Partisan d'un langage simple et concret, il proposait de parler de riches et de pauvres, plutôt que de bourgeois et de prolétaires (G. Orwell, *Le quai de Wigam*, Paris, Ivrea, 1995, p. 251).

¹⁷³ Marcuse, «Échec de la Nouvelle gauche», Marcuse, *Actuels*, p. 14.

structure (économie) sur la superstructure (politique et culture) et d'avancer qu'une révolution dans le monde des idées et des valeurs pourrait maintenant entraîner à une révolution du monde matériel¹⁷⁴. Il serait donc faux, selon lui, de parler d'un échec pur et simple de la nouvelle gauche.

Certes, le «passage au socialisme n'est pas aujourd'hui à l'ordre du jour ; ce qui domine, c'est la contre-révolution» et «dans ces conditions, il ne s'agit que de lutter contre les tendances les plus néfastes» du système¹⁷⁵. Mais il se réjouit de l'émergence de cette nouvelle morale de la solidarité, des principes libertaires et antiautoritaires. Il appelle à la constitution d'un front commun entre forces de gauche et d'extrême gauche, de la constitution d'unités locales militantes et autogérées qui joueraient le rôle de «centre de gravité», et de la prise en compte du mouvement des femmes qui effectue une montée en puissance et permettra l'instauration d'un «socialisme féminin». Constatant enfin que des activistes continuent de se mobiliser, il conclue que ce «n'est pas la nouvelle gauche qui a échoué ; ce sont ceux des révolutionnaires qui ont déserté le combat politique¹⁷⁶.»

30 ans plus tard, le programme de Marcuse est en grande partie accompli. Le mouvement altermondialiste représente ce front commun ou se côtoient – non sans tensions – la gauche et l'extrême gauche. Des réseaux et des groupes militants de sensibilité anarchistes cherchent à se constituer en centres de gravité, reliés les uns aux autres plus ou moins formellement par Internet et des réseaux plus organiques, comme *l'Action mondiale des peuples* (AMP). Enfin, le mouvement des femmes s'est internationalisé, en partie grâce à la *Marche mondiale des femmes* lancée au Québec en 2000, qui compte aujourd'hui des milliers de groupes et au sein de laquelle s'expriment de manière plus ou moins cohérente des principes libertaires et antiautoritaires¹⁷⁷.

Pourtant, «rien ne paraît moins probable qu'une insurrection, mais rien n'est plus nécessaire», lance en 2007 le *Comité invisible*¹⁷⁸. À moins d'un revirement de situation spectaculaire, le rapport de force ne permet toujours pas aux radicaux d'espérer de révolutionner le système économique et politique. Bien sûr, l'action et l'expérience politiques d'un individu ou d'un groupe n'ont pas besoin d'avoir un impact global et d'être éternel pour être significatives, et le mouvement altermondialiste en général, tout comme sa mouvance la plus radicale et le mouvement des femmes, ont remporté quelques victoires et ont su créer, pendant quelques jours ou quelques mois, des espaces de liberté et d'égalité.

Mais il y a tout de même une touche tragique à chaque tension révolutionnaire piégée dans un cul-de-sac, ou qui fait face à des forces conservatrices et réactionnaires qui accumulent une puissance

¹⁷⁴ Herbert Marcuse, «Théorie et pratique», Marcuse, *Actuels*, p. 76.

¹⁷⁵ Marcuse, «Échec de la Nouvelle gauche», Marcuse, *Actuels*, p. 29.

¹⁷⁶ Marcuse, «Échec de la Nouvelle gauche», Marcuse, *Actuels*, p. 34.

¹⁷⁷ Diane Lamoureux, «Le féminisme et l'altermondialisme», *Recherches féministes*, vol. 17, no. 2, 2004, p. 171-194.

¹⁷⁸ Comité invisible, *L'insurrection qui vient*, Paris, La fabrique, 2007, p. 84.

incommensurable dans les diverses institutions qu'elles contrôlent, soit les États et les partis politiques, les compagnies privées et les médias capitalistes, et les polices et les armées. Même le féminisme a été détourné, pour justifier par exemple l'invasion de l'Afghanistan, au nom de la libération des femmes afghanes¹⁷⁹.

Marcuse pensait que les contestataires de son époque formaient une sorte de cinquième colonne qui avait la chance de profiter de la poussée révolutionnaire sur des fronts extérieurs comme le Vietnam et Cuba (que Marcuse tente de ne pas trop idéaliser¹⁸⁰) pour renverser le système affaibli par ces luttes lointaines¹⁸¹. Des forces des pays du Sud, dont les zapatistes, les paysans sans-terre et des grands syndicats en Asie, participent bien sûr du mouvement altermondialiste. Cependant, c'est l'islamisme radical qui est devenu le nouvel ennemi extérieur et qui a pris en quelque sorte la place des guérillas révolutionnaires des années 1960 et 1970, surtout depuis l'attaque du 11 septembre 2001 contre les États Unis. Or, les radicaux ne peuvent s'y identifier. Plusieurs d'entre eux ont peut-être souri avec sadisme lorsqu'ils ont vu s'effondrer les tours du World Trade Center (un nom qui dit tout, aurait sans doute pensé Marcus), mais ils ne peuvent se reconnaître dans les principes politiques des islamistes autoritaires, intolérants et sexistes, contrairement à l'étudiant sur une barricade du Quartier Latin dans le Paris de mai 68 qui pouvait s'identifier au combattant Vietnamien.

Pire encore, le capitalisme et l'État libéral instrumentalisent cet Ennemi extérieur pour favoriser une mobilisation des ressources et des esprits. La menace islamiste renforce l'État à la fois à l'extérieur et à l'intérieur¹⁸², ce qui réduit d'autant la marge de manœuvre des radicaux que certains n'hésitent pas à identifier comme terroristes dans la foulée des nouvelles mesures de sécurité antiterroristes. Ainsi, le Groupe Terrorisme du Conseil de l'Union européenne considère que certains actes «commis par des groupes *extrémistes radicaux*» «ont clairement suscité des situations de *terreur* au sein de la société, et entraîné une réaction de l'Union, qui a dressé la liste de ces actes et les a définis comme infractions à l'article premier de la décision-cadre relative à la lutte contre le *terrorisme* »¹⁸³.

Le plus grand succès du mouvement altermondialiste, en termes de mobilisation mondiale, est aussi son plus grand échec. Des millions de personnes ont marché en 2003 contre le déclenchement de la

¹⁷⁹ Des féministes de partout dans le monde ont dénoncé cette guerre et l'instrumentalisation des femmes afghanes par les puissances occidentales. Voir, entre autres, Susan Hawthorne, Bronwyn Winter (dir.), *After Shock : September 11, 2001 – Global Feminist Perspectives*, Vancouver, Raincoast Books, 2003 et Elaheh Rostami-Povey, *Afghan Women, : Identity and Invasion*, Londres-New York, Zed Books, 2007.

¹⁸⁰ Marcuse, *Vers la libération*, p. 113.

¹⁸¹ Marcuse, *Vers la libération*, p. 105-108 et Marcuse, *La fin de l'utopie*, p. 53.

¹⁸² Marcuse, *Vers la libération*, p. 112.

¹⁸³ Document 5712/1/02 ENFOPOL 18, Bruxelles, 13 février 2000 (je souligne).

guerre contre l'Irak, mais la guerre a bien eu lieu, alors même que se poursuivait celle en Afghanistan. Il semble bien que les forces de la nouvelle gauche, transformées dans les années 1990 en mouvement altermondialiste, ne soient toujours pas à même de mener une révolution mondiale. Marcuse l'espérait pourtant, lui qui discutait sans répit des possibilités d'une révolution qu'il entrevoyait mondiale. Preuve d'une différence de sensibilité politique et philosophique, entre les militants et le philosophe, les thèses de Marcuse — trop globalisantes — ne peuvent être ici d'un grand secours pour les radicaux qui cherchent la direction de l'espoir. Rappelons toutefois que Marcuse concluait son ouvrage *L'homme unidimensionnel* par cette phrase de Walter Benjamin : «C'est seulement à cause de ceux qui sont sans espoir que l'espoir nous est donné.»

Francis Dupuis-Déri

Professeur de sciences politiques, Université de Montréal

Variations 11 / numéro spécial Mai 68 au présent.
Printemps 2008.

www.theoriecritique.com

**Pour recevoir les annonces des prochains numéros et
les appels à communication, inscrivez vous :**

theoriecritique@free.fr

Fondateur : Jean-Marie Vincent (1934-2004)

Responsables de la rédaction : Denis Berger, Alexander Neumann, Lucia Sagradini.

Conseil éditorial, graphique et technique : Julien Bordier.

Comité de lecture : Gilbert Achcar (Berlin), Toni Andréani (Paris), Alain Bertho (St.Denis), Francis Dupuis-Déri (Montréal), Estelle Ferrarese (Strasbourg), Maud Ingarao (Lyon), Michal Koslovski (Varsovie), Eustache Kouvélakis (Londres) Michael Löwy (Paris), Fernando Matamoros Ponce (Puebla- Mexico), Michelle Riot-Sarcey (Paris), Maria Emilia Tijoux (Santiago de Chile), Michel Vakaloulis (Paris).

Copyright, utilisation recommandée avec citation de la source (Variations)